

Nous avons aimé...
nous vous proposons...

Quelques textes pour faire connaissance avec

Benjamin FONDANE

Né en Moldavie en 1898

Déporté à Auschwitz et mort à Birkenau le 3 octobre 1944

Écrivain français et roumain, poète et penseur existentiel, essayiste, dramaturge et cinéaste, Fondane s'est passionné pour tout ce que la pensée de son époque offrait de neuf, ne craignant pas de s'aventurer sur les sentiers les plus raides de la philosophie, de l'anthropologie, et même de la logique et de la physique. Sa parole poursuit en nous ce «*travail secret*» qui agit sur les êtres, sa voix s'adresse à l'individu, son cri le vise au cœur, mobilise sa part la meilleure. Et le nom de Fondane reste le signe de connivence et de ralliement pour ceux qui ne s'incline pas, ne s'accommodent pas, - irrésignés.

Fondane est, comme le dit Jean Lescure, un «*auteur-clé de notre réflexion*», qui continue à susciter en nous bon nombre de questions sans réponse.

Monique JUTRIN

Préface

Il y avait longtemps
que le spectacle était commencé de l'Histoire
on en avait déjà oublié les débuts
les origines fabuleuses,
quand je suis né au monde
au milieu de l'Intrigue
comme un événement prévu depuis toujours
et cependant comme une surprise
un personnage inquiétant
qui pouvait tout laisser en place, qui pouvait tout changer,
le sens de l'action, la trame des mobiles,
qui avait sur le texte établi de toujours
l'ascendant prodigieux, étrange du vivant,
le droit de bafouiller les meilleures répliques
d'improviser un monde en marge de l'Auteur
et tout à coup, malgré le Plan,
s'introduire soi-même au sein du personnage
en criant, excédé, vers le public des loges
«Il n'y a pas assez de réel pour ma soif !»

- Mon père qu'as-tu fait de mon enfance ?
qu'as-tu fait du petit marin au regard bleu ?
J'étais heureux, heureux parmi ces malheureux,
le poivre rouge c'était si nouveau !
Plus tard j'ai vu Charlot et j'ai compris les émigrants,
plus tard, plus tard moi-même...
Émigrants, diamants de la terre, sel sauvage,
je suis de votre race,
j'emporte comme vous ma vie dans ma valise,
je mange comme vous le pain de mon angoisse,
je ne demande plus quel est le sens du monde,
je pose mon poing dur sur la table du monde,
je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout
- je ne saurai jamais me résigner.

Parfois

Parfois il lui arrive d'envier
la mort d'un fruit, la chute d'une feuille,
le bruit d'un mot blessé qui se recueille
avant que de crier.

Parfois, il lui arrive de troubler
l'eau d'un étang, de son visage ;
comme si un dieu voulait doubler
- pour empêcher la fuite - son image.

L'homme serait-il seul à ne rien
savoir quitter, épris de ses racines,
comme quelqu'un qui se souvient
à peine du pays qui l'avoisine ?

Parfois aussi il se demande si
ce lui serait très dur de disparaître
sans qu'il ait pu, dans l'eau des choses, être
le long reflet d'un calme réussi.

(1944)

.../...

Nous avons aimé...
nous vous proposons...

Quelques textes de

Benjamin Fondane

Le chant du prisonnier

à mes camarades des stalags

La louve tout à coup suivie de son sang
sur la neige où se traîne sa forme chancelante
cède pour un instant au cri de la stupeur
mais aussitôt s'éveille à soi et se lèche
les plaies. De son oeil, elle compte les petits
blessés dans la bataille, mais rescapés. Son gîte
est chaud, de la chaleur de tous ces yeux ouverts
qui rêvent en commun. C'est pour l'instant un rêve
encore, mais un rêve silencieusement
boulangé. Il faudra de neuves énergies
pour l'amener enfin au point d'éclosion
désiré. Mais la race est forte et la puissance
non ébréchée. Demain est lui aussi un jour...

(juin 1940)

Tout à coup

J'étais en train
de lire un livre
quand tout à coup
je vis ma vitre

emplir son oeil absent d'oiseaux légers et ivres.

Oui, il neigeait.
La folle neige !
Elle tombait
tranquille et fraîche

dans le coeur tout troué comme un filet de pêche.

C'était si bon !
et j'étais ivre
de ces flocons
heureux de vivre

que ma main, oublieuse, laissa tomber le livre !

En ai-je vu
neiger la neige
dans le coeur nu !
Ah ! Dieu que j'ai-je

su garder dans mon coeur un peu de cette neige !

Toujours en train
de lire un livre !
Toujours en train
d'écrire un livre !

Et tout à coup la neige tranquille dans ma vitre !

(1944)

Le monde est fini, le voyage
commence.

Y a-t-il encore un soleil quelque part ?

Nous avons peur de la vie,
nous avons peur de la mort,
de toutes ces vieilles chansons
de nourrice.

Nous portons avec nous
le poids d'une race d'ancêtres
qui ont trop aimé cette terre
pour ne pas la haïr.

Nous sommes issus de la pierre
lourde et sauvage,
nous fûmes des rocs, des racines,
jamais oiseaux, jamais nuages -
feuilles des cimes -

Les dieux ah ! sont morts.
Nous cherchons
des hommes. Des hommes
qui n'aient pas peur d'achever
ce qui reste des dieux.

Tu avais une déesse à tes côtés, Ulysse :

- À quoi sert-il de voyager ?

Une jarre de lait calme, les cuisses de l'épouse,
les jours comme des pommes tombées dans le verger,
une belle lumière lisse,

la paix de l'oeuvre faite et la nuit à l'auberge,
vieillir tout doucement près d'un pichet de vin
quand la lune blanchit le large,

tout en trinquant avec des marins revenus
infirmes, d'on ne sait quelles batailles louches
qu'on a du mal à épeler...

- À quoi sert-il de s'en aller

déjà vaincu, avant d'avoir ouvert la bouche,
dans des pays d'où l'on ne reviendra que vieux
plein de sirènes que l'on n'a pas écoutées
de victoires manquées
et le coeur lourd d'avoir résisté à sa soif ?